Maxime CERVILLE, *Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias*

Paris, Éd. Amsterdam, 2013, 192 pages

Alexandre Eyries

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9156>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9156

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 413-414

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandre Eyries, « Maxime CERVILLE, *Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9156> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9156>

jonctions et de ruptures. La publicité offre à la langue un miroir à la fois concave et convexe au contact duquel elle se charge sémantiquement. C'est une extension du modèle de la marque à de nombreux domaines socioculturels que propose Karine Berthelot-Guiet dans ce livre passionnant constituant un apport important sur le langage publicitaire.

Alexandre Eyries

ISM, université Nice Sophia Antipolis, F-06200
alex.eyries@yahoo.fr

Maxime CERVILLE, Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias.

Paris, Éd. Amsterdam, 2013, 192 p.

Si l'homme est par nature un animal social qui apprécie la vie en collectivité et se dote, pour la préserver, d'une jurisprudence et d'un cadre éthique et déontologique, il n'en demeure pas moins que la construction et la légitimation d'un groupe social s'opèrent toujours en rupture ou en opposition avec d'autres groupes humains. Ces stratégies somme toute classiques de différenciation nouissent, dans le même temps, les renfermements identitaires, les communautarismes et les craintes suscitées par l'autre en tant qu'altérité radicale. Le livre de Maxime Cerville – maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis – s'attaque aux représentations de l'altérité radicale dans l'espace médiatique et surtout à la reconfiguration de la figure de l'étranger (et des inquiétudes qui en sont strictement indissociables) dans et par les médias.

Composé de cinq chapitres, l'ouvrage propose d'inverser les termes habituels du débat français autour de la question de la diversité et d'interroger la construction sociale du concept de « *blanchité* » qui se définit comme « une identité blanche » socialement gratifiante à laquelle il est vivement conseillé d'adhérer lorsqu'on fait partie d'une minorité ethnique. Dans l'introduction (pp. 11-22), Maxime Cerville rappelle que « depuis les émeutes urbaines qui ont embrasé la France à l'automne 2005, la question de la "diversité" n'a cessé d'alimenter débats et controverses au sein de la sphère publique. L'année semble d'ailleurs avoir marqué un tournant dans l'énonciation publique relative aux enjeux d'égalité » (p. 11). On voit alors apparaître des mouvements sociaux d'inspiration postcoloniale et antiraciste, tels le Conseil représentatif des associations noires de France (CRAN) et le Mouvement des indigènes de la République (MIR).

Pour les sociologues français ayant travaillé sur ces phénomènes, il s'agit d'un surgissement ou plutôt d'une résurgence de « la question raciale » qui est à « entendre dans son sens double, comme un mode de problématisation des discriminations qui affectent les habitants des territoires où ont éclaté les émeutes autant que comme une forme de racialisation du discours public » (p. 12). Face à ces événements, Jacques Chirac, alors président de la République, a prononcé un discours dans lequel il définissait la diversité de la société française comme une richesse et une force qu'il fallait assumer pour construire sur le long terme une histoire partagée. Pour Maxime Cerville, le discours du président Chirac officialise la politique de la diversité et annonce trois domaines d'application : l'entreprise, l'audiovisuel et la représentation politique au niveau national : « La mobilisation politique, associative et médiatique devient telle que le mot-clé "diversité" semble apparaître comme un véritable porte-drapeau propre à fédérer un consensus national » (*ibid.*). L'auteur rappelle que, aussi bien au niveau cinématographique que télévisuel, la production audiovisuelle française a dû développer des stratégies pour dépasser le constat initial d'une relative « pâleur des écrans » et permettre une meilleure visibilité des populations jusque-là peu présentes sur les écrans ou les ondes, mais sans toutefois envisager de recourir à une politique de quotas. Les stations de radio et les chaînes de télévision ont préféré signer des conventions en faveur de la diversité pour garantir une meilleure représentativité des populations en question. S'inscrivant pleinement dans le domaine des *cultural studies*, l'ouvrage entend à la fois souligner la dimension culturelle des rapports sociaux et la façon dont les rapports sociaux traversent et constituent les processus de communication. Il s'attache à définir le concept de *blanchité* qui « désigne l'hégémonie sociale, culturelle et politique blanche à laquelle sont confrontées les minorités ethnoraciales » (p. 15).

Dans le premier chapitre (pp. 23-45), Maxime Cerville interroge la notion de race et rappelle que son utilisation politique ou médiatique est toujours fortement sujette à caution et génératrice de tensions parce que « l'histoire du mot "race" est sans aucun doute une histoire funeste, peuplée de morts violentes ou lentes, de partitions sociales, de relégations » (p. 25). Analysant l'emprise du racisme sur la fabrique du lien social, l'auteur explique que le système raciste fournit des répertoires d'interprétations qui permettent de renvoyer un individu, de l'assigner à une identité raciale en fonction de caractéristiques physiques et de conduites spécifiques. Il embrasse une définition

systémique du racisme et propose de reconsidérer les rapports sociaux de race en s'attachant à décrire les effets de la racialisation sur le groupe social en situation hégémonique. Son propos est fortement inspiré des travaux conduits en *critical white studies* qui ont permis de retravailler en profondeur les usages sociaux de la notion ô combien sulfureuse de race.

Dans le second chapitre, « Penser la blanchité. Dynamiques épistémologiques » (pp. 47-74), Maxime Cervulle s'efforce de penser à nouveaux frais le concept de *blanchité* et d'en donner à voir les dynamiques épistémologiques et les forces structurantes. Malgré l'affaiblissement des théories racialistes et de leurs taxinomies partisans, « les rapports sociaux de race semblent avoir conservé leur emprise sur la structure sociale » (p. 25) comme sur les consciences individuelles. C'est fort de ces considérations préliminaires que l'auteur tente de montrer que la problématique de la *blanchité* « permet d'introduire une conception relationnelle systémique du pouvoir dans l'appréhension des rapports sociaux de race : il s'agit de contester l'idée selon laquelle les actrices et les acteurs socialement perçus comme blancs échapperaient à l'emprise de la racialisation » (p. 49). Penser la *blanchité* revient donc à dépasser les auto-stéréotypes comme les hétéro-stéréotypes pour déconstruire les lieux communs et mettre en évidence que, même dans une situation de présence hégémonique, une partie de la population peut faire l'objet d'un racisme primaire de la part d'autres groupes sociaux. La *blanchité* serait un construit social ayant pour vocation de décrire une expérience sociale caractérisée par le vécu de la domination. Les travaux conduits sur la *blanchité* à partir des années 90 visent à contester « l'hégémonie raciale blanche à partir du point de vue blanc, de cette expérience spécifique de socialisation et de sociabilité, de subjectivation et d'incarnation qui offre une perspective particulière sur le monde social » (p. 58). Il s'agit d'une démarche de décentrement par rapport au point de vue que l'on tient habituellement sur son groupe social d'appartenance.

Dans le cinquième et dernier chapitre, « L'écran blanc. Cinéma, publics et rapports sociaux de race » (pp. 129-163), Maxime Cervulle propose une analyse croisant réalisations et productions cinématographiques d'une part et définition des publics et rapports sociaux racialisés d'autre part. L'auteur rappelle que la représentation raciale revient à assujettir le noir à son image, à l'y engluier et que, bien souvent, les fictions audiovisuelles contribuent à matérialiser le racisme par un processus corporel de désignation et même dans certains cas de stigmatisation. La démarche de recherche

assumée par l'auteur vise à déterminer « dans quelle mesure les publics s'identifient ou se désidentifient des représentations raciales qu'on leur donne à voir, dans quelle mesure ils adhèrent ou résistent à ces images, bref dans quelle mesure ils "braconnent" ou non la blanchité » (p. 131). Il s'agit d'interroger la non-représentativité des contenus diffusés sur les écrans pour remonter le circuit de production et de matérialisation de la race dans les fictions audiovisuelles. En tant que fait social, le racisme serait l'une des nombreuses contraintes qui conditionnent l'activité interprétative des fictions audiovisuelles. Maxime Cervulle s'efforce de saisir les investissements socio-symboliques dans la fiction en tant qu'ils participent, à des degrés divers, de la reproduction du racisme systémique. Dans la conclusion (pp. 165-170), il rappelle que depuis les années 80 une somme de travaux britanniques et américains a tenté d'interroger la formation sociale de « l'identité blanche », éclairant d'un jour nouveau l'étude des rapports sociaux de race : « Car si blanc n'est pas une couleur, il est bien le nom par lequel se dessinent les contours du racisme systémique » (p. 165). Réinterroger les rapports de race à partir d'un questionnement sur la blanchité revient à se pencher sur ce qui échappe au regard tel qu'il est socialement construit. S'il ne fait qu'ouvrir quelques perspectives théoriques, ce livre exhorte à penser autrement les questions du racisme et de l'identité, des discriminations et des inégalités, des médias et de la reconnaissance. Là est son grande intérêt.

Alexandre Eyries

IM, université Nice Sophia Antipolis, F-06200
alex.eyries@yahoo.fr

Isabelle GAILLARD, *La télévision. Histoire d'un objet de consommation, 1945-1985*.

Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques/
Institut national de l'audiovisuel, coll. CTHS Histoire,
2012, 352 p.

Avec cet ouvrage issu d'une thèse soutenue en 2006, Isabelle Gaillard, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Pierre-Mendès-France de Grenoble, revient sur une période de l'histoire de la télévision qui, sans être éloignée dans le temps, fonctionnait selon des logiques totalement différentes – et souvent antinomiques – avec celles qui domineront « la télévision » par la suite.

En effet, l'ouvrage trouve son unité conceptuelle en délimitant une période qui va de l'après-guerre au milieu des années 80, c'est-à-dire des premières émissions de la télévision française à la fin du monopole étatique avec la création des premières chaînes privées.